

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 36 (1898)  
**Heft:** 21

**Artikel:** Fripouille  
**Autor:** C.T.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-196908>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

traire, les idées peuvent être médiocres et trouver dans une expression élégante, originale, châtiée, un charme qu'elles n'empruntent ni à la solidité ni à la profondeur.

» Aussi le rêve de tout orateur a-t-il été d'unir ces deux forces : une expression originale ou élevée mise au service d'idées nobles et justes, et ceux-là seuls ont vécu dans la mémoire des hommes qui ont pu y réussir. Voilà pourquoi les maîtres dont je parle ont toujours montré le grand souci d'unir à la puissance d'une solide argumentation les qualités de correction, de grâce, d'esprit, de charme et d'élégance, par lesquelles ils persuadaient, tandis que la force de leur dialectique leur permettait de convaincre. »

Les avocats d'aujourd'hui n'ont plus le même souci de la forme. Ils affectent même de parler comme on parle, et ils parlent souvent fort mal. M. Léon Cléry prétend qu'il a entendu des avocats qui disent : *tacher moyen de pour essayer de*, et d'un témoin qui se dérobe : *il s'est tiré des pattes*. C'est de la simplicité poussée jusqu'au laisser aller, jusqu'au débraillé même, et Léon Cléry a raison de s'indigner.

#### Spirituelle réponse.

On sait que Jasmin, le barbier-poète, tout en exerçant sa profession à Agen, sa ville natale, se fit un très grand renom par ses poésies en patois agenais, qui ont de la grâce, de l'élégance et de l'harmonie. Il eut, en outre, l'heureuse chance de voir Sainte-Beuve, Villemin, Lamartine et Alexandre Dumas, lui consacrer des pages très flatteuses.

Jasmin, nous dit *Valensol*, du *Petit Parisien*, compta des amis sincères qui mirent tout en œuvre pour le faire valoir. Justin Maurice, entre autres, venu à Paris, récitant partout les vers du poète languedocien, entraîna le jugement des critiques et provoqua en faveur du poète agenais un véritable engouement. Cela ne fit point l'affaire d'un autre poète du cru, nommé Peyrottes, qui adressa un défi à Jasmin.

« Monsieur, lui disait-il, je me rendrai à Agen le jour et heure que vous m'indiquerez. Nous désignerons quatre personnes connues en littérature pour nous donner trois sujets que nous devrons traiter en vingt-quatre heures. Nous serons enfermés tous les deux, un factionnaire veillera à la porte, les provisions de bouche seules entreront. » — La provocation était très nette.

On attendait la réponse de Jasmin. Accepterait-il le défi ? Jasmin s'en tira avec esprit, par la réponse que voici :

— « Eh quoi ! monsieur, vous proposez à ma Muse, qui aime tant le grand air et sa liberté, de s'enfermer dans une chambre close gardée par quatre sentinelles qui ne laisseraient passer que des vivres, et, là, de traiter trois sujets donnés en vingt-quatre heures ! Vous me faites frémir, monsieur ! Dans le péril où vous voulez mettre ma Muse, je dois vous avouer, en toute humilité, qu'elle ne m'accorde que deux ou trois vers par jour. Les chances, vous le voyez, ne seraient pas égales. L'art qui produit les vers un à un ne peut entrer en concurrence avec la fabrique ! »

Les rieurs furent du côté de Jasmin.

#### Chars réclames.

A propos des prix accordés samedi dernier par le Comité de la *Fête des narcisses* aux magnifiques *Chars-réclame* des maisons Kohler et Suchard, on lira peut-être avec intérêt les détails suivants sur les réclames ambulantes :

C'est vers 1875, qu'on vit, pour la première fois, à Paris, ce genre de réclame, par les *hommes sandwichs*.

*wichs*, de joyeuse mémoire. Au début, ils portaient une planche sur la poitrine, une planche sur le dos et se promenaient les mains dans les poches. Mais les planches se mirent à grandir et devinrent de véritables guérites qui se balladaient à trois pas les unes des autres sur des longueurs de trente ou quarante mètres, de sorte que, en certains endroits, la circulation devenait impossible. Ce fut à tel point que, un beau matin, la police s'en mêla et suprime tout net les hommes sandwichs.

Il fallait trouver autre chose.

On habilla de pauvres diables avec des costumes baroques sur lesquels était brodé en lettres de couleur le libellé de l'annonce ; mais ils n'eurent qu'un succès éphémère ; les gamins s'amusaient à les poursuivre dans les rues et à les agripper d'injures, d'où bagarres et horions... police... suppression...

C'est alors qu'on trouva le système qui fut le plus durable puisqu'il fleurit encore aujourd'hui : celui qui consiste, par une combinaison de bretelles et de ceintures, à établir le panneau-annonce au-dessus de la tête du porteur.

Un peu plus tard, apparurent les premières voitures-réclame attelées de deux et quelquefois quatre chevaux, avec postillons, cochers, grooms. C'était haut comme deux étages et si ça ne pouvait avoir que la largeur réglementaire, la longueur était absolument démesurée. L'administration ne tarda pas à s'émouvoir d'un tel encoragement, elle fit remiser les belles voitures et en réduisit considérablement les proportions.

Mais la plus belle invention, nous dit Georges Rucheray du *Petit Marseillais*, date de 1895, et c'est en l'honneur d'un Music-Hall qu'elle vit le jour : de 4 heures à 8 heures, on rencontrait sur les boulevards et dans les principales rues, six bonshommes habillés de la même façon, fort proprement d'ailleurs, paletots mastic, chapeaux luisants, gants clairs ; ils marchaient deux par deux, d'un pas tranquille et lent. Les deux premiers criaient à l'unisson : « Ce soir, à neuf heures, aux Folies Plastiques, Boumboum, le célèbre équilibriste. » Les deux suivants continuaient : « Ce soir à dix heures, aux Folies Plastiques, les Dorémi, les rois du trapèze. Ce soir, à onze heures, aux Folies Plastiques, *La Bête à bon Dieu*, grand ballet en 2 actes et 4 tableaux. »

Et ils arpentaient les rues sous les huées des loutres qui les traitaient de tas de flammes et de grands prop' à rien.

#### L'appétit vient en mangeant.

Tel est le proverbe qu'on entend si souvent répéter, et qui n'en est pas moins stupide. A l'en croire, il suffirait de ne jamais se mettre à table pour n'avoir jamais faim, puisque l'appétit ne doit venir qu'en mangeant.

Que n'est-ce vrai !... comme ce serait heureux pour les classes pauvres qui s'exempteraient de la faim en ne mangeant pas !

Un certain docteur a jadis fait et gagné le pari de rester quarante jours sans manger : allez donc lui demander si le quarante-unième jour, il ne se sentait aucun appétit par cela même qu'il ne mangeait plus depuis six semaines !

D'où il résultera aussi, par contre, de ce proverbe idiot, que plus on mangerait, plus on aurait faim.

On nous dira peut-être que nous interprétons mal le sens du proverbe, celui-ci signifiant qu'après vous être attablé avec la bouche veule et l'estomac paresseux, aussitôt qu'une cuisine succulente, épicee, savante, vous a taquiné le palais, vous vous sentez peu à peu entraîné à jouer des mâchoires.

Pardon ! mais ce n'est plus de l'appétit, cela !

C'est tout bonnement de la gourmandise, cette faculté divine donnée à l'homme de manger au-delà de ses besoins !

Et il y a un abîme entre l'appétit qui se gare de n'importe quoi et la gourmandise d'où est né l'art culinaire qui a inventé les bons mets.

L'appétit vous pousse vers la table, la gourmandise vous y guette.

Ah ! oui, le proverbe serait de toute vérité,

s'il disait : « *La gourmandise vient en mangeant* ».

L'appétit a fait souvent avaler d'affreuses choses que la gourmandise aurait interdit même de flairer.

#### La cité de la bicyclette.

C'est ainsi que les Anglais appellent la ville de *Coventry*, dans le comté de Warwick, et qui est, à cette époque de l'année, en pleine activité. On évalue à environ dix mille le nombre des bicyclettes qui sont fabriquées en un mois à *Coventry*.

L'année dernière, cette ville a expédié en Angleterre et sur tous les points du monde cent mille machines par la gare aux marchandises et soixante-dix mille par la gare aux voyageurs et London and Northern Railway, sans compter quarante mille machines envoyées à Londres et dans les comtés du centre par le Midland Railway.

D'après les plus basses évaluations, les maisons de *Coventry* comptent fabriquer cette année au moins quatre cent mille cycles de tous modèles. On estime que dans la ville près de trente-huit mille personnes — soit les deux tiers de la population totale — vivent de l'industrie vélocipédique.

#### Le conflit hispano-américain et la danse serpentine.

Les manifestations guerrières des Américains n'ont plus de bornes ; elles se traduisent sous toutes les formes. On raconte entre autres qu'un Yankee avait imaginé un moyen de propagande on ne peut plus bizarre. Il avait invité une célèbre danseuse à venir danser devant ses compatriotes la danse serpentine, en se drapant dans le pavillon aux bandes rouges et aux trente-deux étoiles de l'Union Américaine. Il pensait par là ranimer l'enthousiasme militaire et rendre ainsi un important service à son pays. Malheureusement, l'artiste n'a pu se prêter à cette combinaison, étant liée en Europe par ses engagements.

#### La question sociale en omnibus.

Il pleuvait abondamment, raconte L. Marullo du *XIX<sup>e</sup> Siècle*, et j'étais encaqué dans le coffre d'un omnibus bondé, lorsqu'apparut, sur l'étroit marche-pied du conducteur, un citoyen essoufflé et ruisselant qui, après avoir fourni une course agile, était parvenu, couvert de boue et moucharabé de crotte jusqu'à la nuque, par la rancune piétinée des flaques d'eau, à s'accrocher aux derrières du véhicule sauveur (pensait-il), prêt à l'emmener vers son domicile à l'abri du vent et de l'averse. Vain espoir. Le conducteur, du ton sec des fonctionnaires qu'on dérange pour rien, lui dit : « Complet ! » en indiquant d'un doigt levé au-dessus de son képi, la plaque bleue où en lettres blanches se détachait le même impiégivable mot : « Complet ! » Alors, ce fut tragique, — et symbolique. Cramponné encore à l'omnibus, un déluge sur le dos, l'ouragan volant son chapeau, le citoyen, déçu et trempé, considéra un instant, d'un œil exaspéré, les voyageurs nantis et satisfaits, les gens en places roulant au sec vers leurs demeures et tout à coup, d'une voix où explosaient toutes les colères : « Tas de vaches ! » cria-t-il, et il retomba sur le pavé, le poing brandi de rage, sous l'orage et la tempête.

Hélas ! toute la question sociale est là. Etre monté à temps dans l'omnibus.

#### Fripouille.

Po on crouie soudzett, Fripouille étaï on tot crouie Soudzett ! et mimameint bin pi.

Adé dépenâilli, adé dépatolliu, fasai vergogne ai dzeins dè l'eindrâi, tant l'étai coffo !

Et po travailli, n'y avâi pas méche. Lo travau fâ poâirè à dâi lulus qu'ont dinse lè coûtes ein long.

Coumeint vo peinsâ bin, lè dzeins ne sè tsaillessant pas dè lo preindrè ein dzornâ, kâ, quand l'allâvè tsi cauquon, tot cein que poivé eimpougni, l'accrotsivè, et tot l'ai étai bon : 'na trein, 'na fortsè, dai z'eintsapliè, et quand poivé allâ pè l'hotô, robâvè lè coulli, lè tsanès, enfin quiet, tot cein que l'ai passâvè pè lè grâpiès; et l'allâvè reveindrè ciliâo z'affrèrs po sè férè dè la mounta, et dè bio savâi que n'étai pas po la pliacci à la tiêce d'épargne, kâ, quand l'avâi fè on coup dinse, àobin se per hazâ l'avâi fè 'na dzornâ, hardi ! ne démarrâvè pas dè la pinta tant quièt tot sèyé nettiyi.

L'avâi dza étai coffrâ 'na troupa dè iadzo po avâi fè dè ciliâo cavièrs; mâ l'hostiau l'ai fasai rein, bin ào contrôro, kâ, avouè on meti dè tserropa coumeint menâvè, 'na bouna eimpartia dâo teimps, ne savâi papi io allâ medzi, et po dremi, sè fourrâvè ein catson dein lè grandzès, assebin quand l'étai à l'ombre po on part de mài, l'étai tot conteint d'être dinse, sein cousin dè la tiutse, ni dè la peinchon. Tandi l'hivâi, que ne fasai pas bon dremi défrou àobin pè su lo fein, on étai su que Fripouille étai ào violon.

On iadzo l'avâi robâ on cabri à l'assesseu; on autre iadzo, trâi dzenelhîs ào syndico, cauquies dzo après, l'avâi étai trérè dou quartérons dè truffès su on tsamp ào martsau; on autre iadzo, s'étai einfattâ ein catson pè la pinta, tandi que dinâvont et l'avâi accrotsi 'na botolli d'êndie dê cerisés ào carbâtier. Enfin quiet, ne lâi tsailessâi pas quâ robâ; assebin quand manquâvè oquie à cauquon, tsacon desai adé: « Pardi ! lo larro n'est autre quâ Fripouille ! »

Coumeint vo peinsâ, lo gaillâ étai soveint devant lo Tribunat et à fooce d'être condamnâ, lè dzudo droblliavont lè mài dè preson, et lo derrâi iadzo que Fripouille sè fe accrotsi, l'atrapa bo et bin quieinzè mài que dû alla subi à Lozena.

N'y avâi pas 'na senanna que l'étai frou que m'einlevine se mon gâillâ ne sè fe pas reim-pougni pè lè gendarmes po avâi robâ 'na montra.

Dè bio savâi, cé à quoi l'étai la montra porta plieinte et vouaiquie Fripouille mé ein Tribunat.

Lo dzo dâo dzudzémeint, quand lo Président lo ve eintrâ l'ai fe :

— Mâ, mâ, enco vo, Fripouille ! vo ne tsandzi rein !

Adon l'autro, l'ai repond :

— Vo remacho bin, monsu lo Président; vo n'ai pas tsandzi non plie, vo z'êtes coumeint mè, vo n'ai rein eingraissi ! C. T.

#### Electeurs et candidats.

On sait à quel prix, dans certaines localités, on gagne l'honneur d'être député. Si la bourse ne se délie pas largement, si le vin ne coule pas à flots, c'est en vain qu'on voudrait faire apprécier les mérites de tel ou tel candidat.

Le gros propriétaire, M. X., savait fort bien cela, et quoique très avare, il dut se résoudre, lors des dernières élections, à payer le tribut d'usage.

La veille des élections, il dut remplir à maintes reprises un grand broc qui lui revenait à de très courts intervalles, après avoir passé au milieu d'un groupe d'électeurs buvant à sa santé.

Quelques-uns causaient à l'écart, et l'un d'entre eux, fort animé par la discussion et le petit blanc, s'écria :

— Eh bien ! avouez que M. X. est un brave

citoyen ; aussi j'espère le voir sortir demain à une belle majorité, qu'en dites-vous, père Dallin ?

— Brave citoyen..., brave citoyen, répond celui-ci en hochant la tête..., voilà, il ne faut pas tant crier.

— Comment ! fit l'autre, exaspéré.

— Eh bien, puisqu'il faut tout dire, je le dirai, ajouta le père Dallin, quand je lui ai reporté le broc pour le remplir, j'ai vu qu'il ne faisait pas la mesure.

#### Paris et Londres.

Nous détachons les lignes suivantes d'une intéressante correspondance, adressée de Londres au XIX<sup>e</sup> Siècle :

Sans doute, à Londres, une foule de choses rappellent Paris : les larges voies, l'animation des rues, certaines curiosités artistiques, les étalages de quelques magasins. Mais c'est tout. Cette population affairée est silencieuse au delà de toute expression. Elle circule vite et sans un mot. Omnibus, cabs, voitures de maîtres se croisent, se suivent, se dépassent, sans qu'une parole soit échangée. Un cocher qui insulterait un de ses collègues, comme cela se voit si facilement à Paris, aurait contre lui la foule et les policiers, qui, respectueux de la liberté de tous, ne manqueraient pas de lui faire un mauvais parti.

Ici, les cochers tiennent leur gauche, tandis qu'à Paris ils marchent à droite. Jamais d'accrochages. Les cabs filent avec une rapidité inouïe. Les omnibus, d'une mobilité remarquable, vous transportent pour un penny ou deux pence, deux ou quatre sous, aux extrémités de la ville qui est immense, quatre fois plus étendue que Paris.

Paris est une ville entourée de fortifications, aux rues étroites, aux maisons élevées, qui ne s'accroît qu'en absorbant la province. Londres est au contraire une ville immense, aux larges rues, aux maisons petites et à un ou deux étages, qui s'agrandit par la simple force de son expansion. Paris est républicain, Londres est conservateur. Les Parisiens habitent dans des tiroirs de commode; les Londoniens ont chacun leur maison. En réalité, les hommes d'affaires de la cité demeurent loin de leur officie comme tel de nos boursiers ou de nos commerçants se réfugie à Ville d'Avray ou à Rueil. Les quartiers excentriques de Londres qui touchent à Londres, c'est notre banlieue de Paris qui touche-rait à Paris, si Paris n'avait pas son enceinte fortifiée.

A Paris, on s'aborde facilement, on se parle, on devient intime; à Londres on ne se cause pas. Il faut être présenté. Le *cant* britannique l'exige.

A Paris, on ne porte des gants que pour rendre des visites, mais on ne fume pas la pipe si l'on est « en société ». A Londres, sous peine d'être disqualifié, il faut avoir des gants dans la rue, mais on peut avoir une pipe à la bouche dans un salon et être un gentleman.

A Paris, le dimanche est un jour de fête. On ne travaille pas pour s'amuser. Tous les restaurants, tous les marchands de vins, les moindres guinguettes regorgent de monde. Ce jour-là, on ne reste pas chez soi. On va à la campagne, on se promène sur les boulevards, on mange dehors.

A Londres, au contraire, et en pays anglais, le dimanche est un jour mort. Cette foule si empressée, pendant la semaine, qui circule si vite, qui ne perd pas une minute dans ses déplacements, a disparu. Plus rien, pas un cab ou si peu qu'il est inutile d'en parler, quelques rares omnibus, toutes les boutiques fermées, sauf les marchands de tabac et les fruitiers; les cafés si fréquentés la veille, *closed*, comme on dit ici, les boulangeries, les bouchers, les épiciers chôment. La ville — cinq millions d'habitants ! — est morne et déserte. Tout le monde est chez soi, *at home*.

En Ecosse, c'est bien pis encore qu'à Londres. Il n'y a personne dans les rues, sauf aux heures des offices, et pas un magasin n'est ouvert. Le malheureux boutiquier qui s'aviserait de recevoir un client serait poursuivi et condamné.

L'étranger n'a qu'une ressource, s'il ne connaît

personne chez qui il puisse aller déjeuner et dîner: c'est de rester dans un hôtel et au lit. La poste ne fonctionne pas; le télégraphe est suspendu; les trains sont réduits au nombre strictement indispensable; les journaux ne paraissent pas et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que le dimanche commence le samedi à deux heures.

**Eponges.** — Voici une recette que nous avons nous-même employée, dit le *Voleur*, et dont nous garantissons la parfaite réussite. Très simple, elle consiste à faire tremper les éponges quelques heures dans de l'eau bien salée.

**Gonflement des pieds.** — Les longues promenades, la chasse, les marches forcées, amènent parfois un douloureux gonflement des pieds. Pour faire disparaître rapidement l'enflure, il suffit de prendre un bain de pieds un peu prolongé, dans une décoction de sureau, dans laquelle on jette une forte poignée de sel.

#### Boutades.

Chaque année, à Prilly, on procède à l'inspection des pompes à incendie et à divers exercices de sauvetage. Leur besogne terminée, les pompiers trinquent entre eux et s'égaient aux sons de leur fanfare, entourés d'une foule de curieux et tout particulièrement d'un nombre considérable de gamins pour lesquels ce jour-là est un des grands jours de l'année, témoin cette anecdote on ne peut plus drôle :

C'était aux derniers examens des écoles primaires de Prilly. Le pasteur, adressant alternativement aux élèves quelques questions sur l'histoire du Nouveau-Testament, demande à un gamin à la mine éveillée :

— Dis-moi, mon ami, quand est-ce que Jésus-Christ est monté au ciel ?

Le mot *Ascension* ne revenant pas à la mémoire de l'enfant, celui-ci hésite, s'impaticte, puis, tout à coup: « Le jour de la revue des pompiers, m'sieu ! »

Le pasteur et les membres de la commission ne gardent qu'à grand peine un air sérieux. Ils se dédommagèrent une fois les examens terminés.

On raconte qu'un général prussien disait à un colonel, pendant la bataille de Sadowa: « Colonel, emparez-vous de ce poste périlleux, faites-vous-y tuer avec tous vos hommes, et venez ensuite prendre de nouveaux ordres. »

Un gamin tombe violemment et se mord la langue. Il pleure, se désole et crie au bout d'un instant à sa maman qui était dans la chambre voisine : « Maman, crois-tu que je pourrai encore parler... ? »

**OPÉRA.** — On nous annonce pour demain, une troisième représentation de l'**Amour mouillé**, que nous ne saurons trop recommander à ceux qui ne connaissent pas encore cette opérette : rien de plus charmant, de plus gracieux et de plus gai; on en revient véritablement enchanté. Les billets seront vite enlevés, car nombre de personnes qui l'ont entendue une première fois ne laisseront point échapper la représentation de demain, qui sera la dernière.

L. MONNET.

Magasins populaires de Max Wirth	Cotonne p. tabliers et robes, à 55 c. p. m.
Zürich, Bâle et St-Gall,	Cretonne forte et Indienne, à 45 c. »
offrent à des prix très avantageux et envoient échantillons franco.	Batistes et étoffes à jour, à 60 c. »
Adresse : Max Wirth, Zürich.	Brillant Grenadîs et Zéphîris, à 80 c. »
	Reps, Crêpes, Côtelines, Plissés 80 c. »
	Satin, imprimé, damassé et unis, 75 c. »
	Étoffes p. habill. de garçons, à 90 c. »
	Immense choix. Prix reconnus excessivement bon marché.

**Papeterie L. MONNET, Lausanne.**  
3, rue Pépinet.

Papier spécial pour dessécher les fleurs.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.